

Marie Desmartis

Une chasse au pouvoir. Chronique politique d'un village de France

Toulouse, Anacharsis, 2012, 267 p.

par *Francis Dupuy*

Université de Poitiers

EREA-LESC Nanterre

francis.dupuy@univ-poitiers.fr

Le livre de Marie Desmartis est issu d'une thèse soutenue à l'EHESS sous la direction d'Alban Bensa, lequel est également ici l'auteur de la préface et le directeur de la collection dans laquelle cet ouvrage prend place. C'est dire que ce livre illustre une certaine anthropologie dont le même Alban Bensa s'est fait le promoteur.

Tout commence pour Marie Desmartis par des vacances et des fins de semaine passées dans une maison de campagne du petit village d'Olignac – il s'agit d'un pseudonyme – situé dans ce que l'on appelle les Landes girondines, à savoir la partie du département de la Gironde qui jouxte celui des Landes, et qui comme lui est occupée par la forêt de pins. Landes girondines, mais finalement ni Landes ni Gironde, un pays de l'entre-deux, à l'écart de tout, épaisé par la crise de l'économie résinière et saigné par l'exode rural jusqu'à la déliquescence démographique, mais par voie de conséquence lieu idéal pour vivre autrement et autre chose, ce qui ne manqua pas d'attirer dans les années 1960 et 1970 toutes sortes de marginaux en quête d'une vie alternative, plus tard des rurbains plus classiques.

Et voilà que dans la nuit du 3 octobre 2001, trois palombières sont incendiées, portant ainsi en pleine lumière des conflits jusque-là refoulés, transformant du même coup ce paisible village en un lieu d'affrontement, en une sorte d'hybride incongru entre « Chicago et Clochemerle » [81]. Rappelons ici la passion des Landais (fussent-ils girondins) pour la chasse, pour la chasse à la palombe plus spécialement, et l'attachement qu'ils nourrissent vis-à-vis de leurs palombières, refuges à nul autre pareils, tapis dans le sous-bois jusqu'au minétisme, et où les chasseurs, à l'affût de vols hypothétiques, vont, la saison venue, se fondre un mois durant, retirés du monde : une telle ferveur fait de ces palombières, de longue date, l'objet privilégié de toutes les jalouxies et de toutes les vengeances. Ces incendies seront l'élément déclencheur, qui décidera Marie Desmartis à convertir ce lieu de détente en terrain d'enquête ethnographique.

L'ethnologue va donc mener l'enquête, qui tient parfois de l'enquête journalistique, voire policière, pour tenter de démêler les fils enchevêtrés du drame villageois. Dans un style délié, précis et très épuré, Marie Desmartis emmène le lecteur dans les dédales d'une histoire touffue, faites de frustrations et de non-dits, de faux-semblants et de vraies meurtrissures, une histoire à l'image de celle qu'ont dû vivre nombre de microcosmes ruraux ; délibérément, ici, l'ancre régional et les particularismes identitaires sont minimisés au profit d'une lecture plus sociologique, privilégiant les antagonismes de classe et les luttes politiques – ici « aucun ethnos à ronger », écrit Alban Bensa dans sa préface [10]. Dans un mélange d'implication et de détachement, l'ethnologue se fait, bon gré mal gré, acteur de la scène sociale qu'elle ausculte.

Toutefois, par-delà la pétition de principe, la recherche impose ses exigences : les fils de l'intrigue, justement, ne peuvent être démêlés sans une plongée dans l'histoire régionale et sans une appréhension du contexte local. Ainsi, après avoir posé le cadre de sa recherche, Marie Desmartis consacre un long chapitre [47-79] à un retour sur l'histoire si particulière de cette région, irrémédiablement marquée par le séisme du XIX^e siècle, celui de la privatisation de la lande et du boisement systématique, celui de l'agonie des bergers et de la toute-puissance des grands propriétaires forestiers. Ce bouleversement sera suivi d'un autre, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, qui verra l'effondrement de l'économie résinière en laquelle tant d'espoirs avaient été investis et tant de rêves se sont abimés. Les conflits villageois, dès lors, ne seront que de médiocres exutoires aux rigueurs de l'histoire. Au cœur de ces conflits, le « clan » des chasseurs, en tant que dernier cercle des survivants, s'estime détenteur de la légitimité indigène et s'ertue à défendre, à travers la pratique de la chasse, le libre usage d'un espace anciennement collectif mais que la forêt privée s'est accaparé. Les nouveaux arrivants, « marginaux » venus des villes, et en rupture de ban vis-à-vis d'un mode de vie consumériste, ne feront qu'accroître le malaise, compliquer les malentendus et cristalliser les rejets. À partir des élections de 2001, deux figures du pouvoir municipal, l'une féminine, l'autre masculine, incarneront les tensions et les oppositions, dans un étrange jeu de bonneteau sur les valeurs de « gauche » et de « droite » mais dans le cadre d'appartenances tenaces, et dans un triste psychodrame, qui fera au final bien plus de perdants que de gagnants.

Si les enjeux du pouvoir municipal, surtout à cette échelle, semblent dérisoires, et les méthodes de son

exercice disproportionnées – la peur, l'intimidation, la diffamation, les règlements de compte séviront à Oignac –, c'est que l'essentiel, expliquant ce paradoxe, git dans ce qui n'est ni affiché ni ouvertement défendu : l'estime de soi, l'honneur et les blessures symboliques en sont les ingrédients actifs.

Le livre de Marie Desmartis se lit pratiquement « comme un roman ». Mais la comparaison – la métaphore, maintes fois rebattue – est une illusion : « Ici, reconnaît-elle, se situe justement l'une des différences entre l'écriture ethnographique et l'écriture romanesque : je n'ai pas le pouvoir de faire se terminer ce que je décris » [22]. Le roman, ici, n'est effectivement qu'en trompe-l'œil, car la vie des sociétés n'est pas fiction. Il suffira d'ailleurs pour s'en convaincre de lire les magnifiques pages de conclusion [243-257] au fil desquelles l'auteur, dans un beau mouvement de réflexivité, pointe les limites de son travail et met l'accent sur les forces réellement déterminantes qui sont à l'œuvre dans le petit monde rural qu'elle a scruté au microscope. Plus que résultant des rivalités de personnes, de la peur des étrangers ou des proclamations identitaires, les événements et les conflits de la vie villageoise « ne se comprennent qu'à la lumière des inégalités sociales qui, aussi enfouies soient-elles, en sont au fondement ». Lesquelles inégalités ne sont rien d'autre que le fruit vénéneux et durable d'un événement qui a profondément bouleversé cette région et fortement influencé son avenir, à savoir le passage d'une mise en valeur agro-pastorale du sol à la sylviculture ». C'est bien là que réside, enfoui depuis un siècle et demi, le traumatisme qui mine la société landaise : « La métamorphose du "désert" en forêt fut à l'origine d'un creusement vertigineux des inégalités sociales. [...] L'introduction de la sylviculture eut pour effet d'enfoncer toute une partie de la population des Landes dans un profond silence et de la rendre soudainement invisible » [248-249]. Dès lors, rien de très étonnant que retour du refoulé et luttes politiques s'additionnent et mèlent leurs langages, dans un imbroglio tout d'attitudes étranges et de jeux d'ombres. Et Marie Desmartis de concéder, avec une louable honnêteté intellectuelle, qu'elle n'a sans doute pas « su donner la parole à ceux-là même qui, justement, ne savent pas la prendre » [256-257].